

Dr David A. DeSilva,

2 Pierre et Jude

Session 4

La lettre de Jude, pleine d'allusions obscures et de polémiques enflammées, abordant une situation trouble, est peut-être à juste titre nichée à la fin du Nouveau Testament. Elle y est généralement vénérée, mais commodément oubliée. Jude n'apparaît pas dans les lectionnaires dominicaux habituels.

J'imagine que c'est rarement le sujet des études bibliques dans les églises. Ce livre ne se prête pas vraiment à des moments de recueillement personnel. Si les éditeurs de la Bible cessaient de publier Jude, il leur faudrait peut-être un certain temps avant de s'en rendre compte.

La lettre de Jude pose plusieurs défis au lecteur moderne. Le premier est sa brièveté. Nous disposons d'une fenêtre très étroite de seulement 25 versets pour explorer la vie de ses destinataires et saisir la situation abordée par l'auteur.

Nous ne connaissons jamais cet auteur aussi bien que Paul, Jacques ou l'ancien qui nous a donné les épîtres 1, 2 et 3 de Jean. Il restera donc davantage une connaissance canonique qu'un ami. Le deuxième point est l'accent mis par la lettre sur le jugement et la condamnation.

Il s'agit essentiellement d'une diatribe contre certaines personnes qui, selon l'auteur, ont rejoint une congrégation et ont commencé à exploiter ses membres pour satisfaire leur cupidité et leurs désirs égocentriques. Promouvoir le jugement de Dieu et des lignes dures et rigides autour de la pratique chrétienne est peu en phase avec les valeurs de tolérance et de pluralisme du XXI^e siècle. Le troisième point concerne les références souvent obscures de l'auteur à des épisodes de l'Ancien Testament et à des images dans des textes extrabibliques.

Le lecteur doit avoir accès à un large éventail de littérature juive ancienne s'il souhaite pleinement apprécier cette très brève lettre. Le quatrième point concerne la réception mitigée de Jude au cours de l'histoire de l'Église. L'Église primitive était divisée quant à son autorité.

En grande partie à cause de son attrait pour les textes extrabibliques. Luther n'était pas certain qu'il soit suffisamment précieux pour être inclus dans le Nouveau Testament. Qu'apporte Jude pour justifier son inclusion dans notre canon, même vers la fin ? Tout au long de ce court cours, j'espère démontrer que Jude apporte au moins trois contributions essentielles à l'œuvre continue de discipulat et de ministère.

Premièrement, Jude renforce la conviction, véhiculée tout au long du Nouveau Testament, que la grâce de Dieu en Jésus-Christ a un but : nous libérer des passions et des désirs de notre vieil homme et nous transformer en un homme nouveau, irréprochable devant Dieu. Toute autre réponse à la grâce divine, tout autre usage de la grâce divine, revient, selon Jude, à renier notre seul maître et Seigneur Jésus-Christ. Jude aurait approuvé l'accent mis

par John Wesley sur le fait que Dieu œuvre pour nous sauver non seulement du châtement du péché, mais aussi de sa puissance, afin que nous puissions vivre dans la sainteté et la justice devant lui.

Deuxièmement, Jude nous rappelle notre responsabilité devant Dieu, c'est-à-dire la certitude de son jugement. Il relie cela particulièrement à l'intégrité ministérielle, et nous pose ainsi constamment cette question importante : sommes-nous dans la religion pour servir les desseins de Dieu envers le peuple qu'il nous a confié, ou sommes-nous dans la religion pour servir nos propres intérêts, qu'il s'agisse des convoitises les plus évidentes ou des tentations plus subtiles de l'ego et du pain quotidien ? Les scandales qui ont secoué tant de confessions et certaines églises non confessionnelles, jetant une honte générale à l'Évangile, nous rappellent que ces dangers sont omniprésents. Troisièmement, Jude nous rappelle notre responsabilité les uns envers les autres et notre devoir de nous tenir mutuellement responsables.

Cela va à l'encontre de la tradition, notamment des Églises occidentales du XX^e siècle, où le droit de chacun à l'autodétermination, libre de toute intervention oppressive, est une valeur de plus en plus importante. Jude nous adresse une parole contre-culturelle, nous encourageant à intervenir pour restaurer nos frères et sœurs dans le Seigneur qui s'engagent dans une direction contraire à celle que la grâce de Dieu voudrait nous pousser, nous incitant à écouter humblement lorsque nous sommes l'objet de telles interventions. Rien que pour ces contributions, la lettre de Jude mériterait une écoute attentive et attentive.

Le premier mot de l'épître est le plus controversé : Judas, Jude, esclave de Jésus-Christ et frère de Jacques. Judas était un nom très courant, héritant du nom de l'un des douze patriarches, celui-là même qui a donné son nom à la plus ancienne entité politique de l'ancien Israël, le royaume méridional de Juda. On trouve plusieurs personnes portant le nom de Judas dans le Nouveau Testament.

Judas le Galiléen était un révolutionnaire. Judas, fils de Jacques, l'un des disciples. Judas, et non Iscariote, comme nous le lisons dans Jean.

Bien sûr, Judas Iscariote apparaît. Mais on retrouve aussi dans le livre des Actes Judas de Damas, Judas Barsabbas, et encore dans les Évangiles Judas, demi-frère de Jésus et frère de Jacques, Joseph et Simon, ainsi que frère de deux ou plusieurs sœurs anonymes. La présentation de l'auteur comme esclave de Jésus-Christ et frère de Jacques renvoie très clairement à ce dernier de ces Juifs, car on ne s'identifie à un frère plutôt qu'à un père que si ce frère est particulièrement important dans son entourage.

Jacques, le demi-frère de Jésus, ne semble avoir été solidement ancré dans le cercle des disciples de Jésus qu'après la résurrection, après que Jésus lui soit apparu, ressuscité des morts, comme nous le lisons dans 1 Corinthiens 15, verset 7. Jacques s'est cependant rapidement imposé comme un leader dans l'Église de Jérusalem, notamment lors de la visite de Paul à Jérusalem relatée dans Galates 2:1-10. Jacques apparaît également comme un acteur majeur lors de la Conférence de Jérusalem d'Actes 15, où il prononce le dernier mot. Et encore dans Actes 21, où il donne à Paul des instructions destinées à dissiper la suspicion des chrétiens d'origine juive à l'égard de Paul et de sa mission.

Au XIX^e siècle en particulier, l'essor de la critique historique a incité les chercheurs à rouvrir la question de la paternité de tous les écrits du Nouveau Testament. Jude ne faisait pas exception. Il est courant aujourd'hui de trouver des commentaires suggérant que cette brève lettre n'a pas été composée par Jude lui-même, mais plutôt par un auteur ultérieur, sous son nom.

Nous examinerons brièvement les arguments contre l'authenticité de la lettre, ainsi que mes propres raisons de la considérer comme une composition authentique de Jude, le demi-frère de Jésus. Le premier argument contre l'authenticité de cette courte lettre repose sur des allégations selon lesquelles elle présenterait des signes révélateurs d' une écriture de la fin du I^{er} ou du début du II^e siècle. Trois caractéristiques en particulier ...

partage aucune des caractéristiques supposées refléter les compositions post-apostoliques. La première caractéristique est une attente décroissante du retour du Christ. Jude, en revanche, manifeste une vive attente, au moins de l'intervention décisive de Dieu pour juger le monde.

Bien que Jude n'insiste pas sur sa proximité temporelle, rien ne suggère le contraire, et certainement rien ne suggère un retard dans la réalisation de ces attentes, comme on le trouve, par exemple, dans la deuxième épître de Pierre, qui aborde explicitement le problème d'un retard perçu dans le retour du Christ et le jugement de Dieu. La deuxième caractéristique est un appel à la hiérarchie ecclésiastique pour résoudre les problèmes des congrégations locales, comme on le trouve dans les lettres d'Ignace d'Antioche, qui écrit ses lettres vers 110 apr. J.-C. Mais aucun appel de ce genre n'apparaît dans la lettre de Jude.

Il n'y a même aucune mention des offices ecclésiastiques. La troisième caractéristique est la prétendue dégénérescence de l'usage du mot foi, d'un terme relationnel dynamique à un terme désignant un ensemble de doctrines. Ce critère est particulièrement problématique pour deux raisons.

Premièrement, la foi est utilisée pour décrire un ensemble de convictions et un mode de vie très tôt dans l'histoire de l'Église. Elle apparaît en ce sens dès Galates, chapitre 1, versets 23 et 24, où Paul rappelle comment les chrétiens de Judée parlaient de lui dès 40 apr. J.-C. J'étais encore inconnu personnellement des Églises de Judée qui sont en Christ.

entendaient seulement dire : « Celui qui nous persécutait autrefois prêche maintenant la foi qu'il tentait autrefois de détruire. » Il est clair que la foi n'est pas ici un terme relationnel, mais un terme désignant un ensemble de convictions et un modèle de pratique qui définit le mouvement auquel Paul s'était autrefois opposé. Ce critère particulier privilégie également l'usage plus courant de la foi par Paul comme terme relationnel de confiance entre le chrétien et Jésus, par rapport à d'autres utilisations, comme précoce et plus vibrante, ou tardive et plus pétrifiée.

Notez cependant que même Paul peut utiliser le terme « foi » dans le même sens que les chrétiens judéens cités en Galates 1:23. Dans Philippiens 1:27, par exemple, nous lisons : « Que votre conduite soit digne de l'Évangile de Christ, afin que, soit que je vienne vous voir, soit que je sois absent, j'entende dire de vous que vous demeurez fermes dans un même esprit, combattant d'un même cœur pour la foi de l'Évangile. » Utiliser le terme « foi » pour

désigner le contenu du message de l'Évangile était alors approprié à toute époque, qu'elle soit ancienne ou récente.

Partout où l'on s'oppose à l'Évangile ou que l'on le défende, la foi est le contexte. Le niveau de grec de la lettre est également souvent cité comme un signe que quelqu'un d'autre que le Jude historique l'a écrite. Le fils d'un artisan galiléen aurait-il pu écrire le grec tel que nous le trouvons dans cette lettre ? En réalité, nous n'avons aucune connaissance directe du métier et de la profession de Jude avant, et peut-être parallèlement à, son ministère, ni de la possibilité qu'ils aient exigé qu'il maîtrise davantage la deuxième langue de Galilée, à savoir le grec.

On pourrait supposer qu'il participait à l'entreprise familiale de construction et de menuiserie, mais cela reste une simple hypothèse. Il n'était pas acquis que tous les membres de la famille participent à l'entreprise paternelle, et il se pourrait bien que l'activité n'ait pas suffi à nourrir autant de membres de la famille. Certains chercheurs omettent également régulièrement de prendre en compte l'expérience de Jude à Jérusalem, au cœur d'un mouvement religieux dans une ville multilingue.

Jacques, Jude et les autres chefs du mouvement chrétien primitif avaient sans doute des contacts réguliers avec les Juifs de la diaspora parlant grec, résidant à Jérusalem ou participant sporadiquement aux grandes fêtes de pèlerinage. Jude avait également une expérience missionnaire. Eusèbe, citant Jules l'Africain, personnage du III^e siècle, parle des proches de Jésus comme missionnaires en Galilée.

Il y avait plusieurs villes de Galilée où la prédication et l'enseignement en grec auraient été extrêmement utiles, voire essentiels, comme Sepphoris, Tibériade et Bethsaïde Julius. Si leur mission s'étendait aux villes de la Décapole, comme Scythopolis, que les Juifs galiléens traversaient en route vers Jérusalem s'ils ne passaient pas par la Samarie, ou Gadara ou Hippos, toutes deux situées en bordure de la mer de Galilée, il aurait été nécessaire de développer une certaine aisance en grec. Paul suggère que les frères de Jésus avaient une mission encore plus vaste.

Il parle à ses convertis corinthiens des autres apôtres et frères du Seigneur qui œuvraient comme missionnaires et enseignants itinérants, accompagnés dans leurs voyages par leurs épouses, et que les églises soutenaient également, espérant que ces croyants corinthiens seraient familiarisés avec cette pratique. On le trouve dans 1 Corinthiens 9, verset 5. Un ministère dans n'importe lequel de ces domaines aurait obligé Jude, quelle que soit sa vocation antérieure, à approfondir sa maîtrise du grec. La lettre de Jude présente un vocabulaire grec étendu, mais un style grec sans attrait particulier.

Il est généralement admis qu'il est plus facile d'acquérir du vocabulaire que de s'exprimer naturellement dans une langue étrangère. Il est également possible, voire probable, que Jude ait bénéficié de l'aide d'autres chrétiens plus familiers avec la langue et la composition grecques, comme il l'écrivait à des convertis de langue grecque. Enfin, certains spécialistes ont contesté l'authenticité de la lettre au motif que les versets 17 et 18 de Jude évoquent la mort des apôtres lorsqu'ils s'adressent à leurs auditeurs.

Mais souvenez-vous, bien-aimés, des prédictions des apôtres de notre Seigneur Jésus-Christ. Ils vous ont dit : Dans les derniers temps, il y aura des moqueurs qui suivront leurs passions

impies. Une lecture plus attentive montre cependant qu'il est explicitement demandé aux auditeurs de se souvenir des paroles des apôtres, et non de se souvenir d'eux comme s'ils étaient morts.

Cette dernière hypothèse est possible, mais rien ne la rend probable, et encore moins nécessaire. Ces versets n'impliquent donc aucune date. De plus, l'auteur présume que ses auditeurs ont entendu ces paroles de la bouche même des apôtres, en situant au moins certaines, tout naturellement, à la première génération de l'Église.

Un signe potentiellement positif d'authenticité se manifeste dans l'ancrage de la lettre dans les traditions juives palestiniennes. Les phrases bibliques que l'auteur y incorpore tendent à refléter davantage le texte hébreu de l'Ancien Testament que la Septante, traduction grecque de l'Ancien Testament largement utilisée par les Juifs de langue grecque dans toute la Méditerranée orientale. Par exemple, Jude 12 décrit les intrus comme, je cite, des nuages sans eau poussés par les vents.

Dans le texte hébreu de Proverbes 25:14, le vantard est comparé à des nuages et des vents sans pluie. Dans la Septante, en revanche, le vantard est simplement comparé à des vents, des nuages et des pluies, omettant l'élément principal de l'image originale : une tempête violente qui ne produit rien d'utile. Dans Jude, verset 13, les intrus sont appelés les vagues déchaînées de la mer, ramassant leur écume dégradante.

Cela reflète encore une fois le texte hébreu d'Isaïe 57, verset 20, où les méchants sont comparés à la mer agitée dont les eaux soulèvent boue et borbier. La version de la Septante de ce verset manque de l'image puissante d'une mer agitée remuant la vase au fond. Dans la Septante, les méchants seront tout simplement, je cite, ballottés par les vagues et ne pourront trouver le repos.

L'utilisation par l'auteur du Premier Énoch, texte qui semble avoir été composé et largement lu en Palestine, est particulièrement frappante. Nous y reviendrons plus en détail au fil de notre étude de la lettre. L'auteur semble également avoir eu connaissance de traditions extrabibliques concernant des personnages bibliques comme Caïn, que l'on retrouve par ailleurs dans des textes palestiniens, comme les targoumim araméens, paraphrases araméennes des Écritures hébraïques.

Quant à la date de la lettre, il n'existe aucune indication interne claire, si ce n'est la notoriété de Jacques, supposant ainsi une époque postérieure au départ de Pierre de Jérusalem et à son accession au pouvoir. D'autre part, il est probable que ce texte ait été écrit entre 50 et 80 apr. J.-C.

L'absence de toute référence à la situation du temple ou à sa destruction n'est pas utile pour la datation. Les arguments fondés sur le silence sont toujours précaires, surtout lorsqu'ils s'appliquent à une lettre de la longueur d'une carte postale. Nous considérerons donc celle-ci comme une lettre authentique de Jude, esclave de Jésus-Christ et frère de Jacques, comme l'indique l'auteur au premier verset.

On peut noter, d'une part, la modestie de se qualifier uniquement de frère de Jacques, bien que cela le relie également au chef du mouvement de Jésus en Judée, et à un esclave, plutôt qu'à un frère de Jésus, celui qui est le Seigneur, à la fois de l'auteur et de ses lecteurs. Si

l'esclavage représente le statut social le plus bas du premier siècle, le terme « esclave » peut également servir de titre honorifique à des personnes qui prétendaient servir Dieu avec une dévotion particulièrement irréductible et appartenir à Dieu. Moïse, Josué et David sont tous identifiés comme esclaves de Dieu dans les Écritures juives.

Les prophètes chrétiens sont, en général, les esclaves de Dieu dans le livre de l'Apocalypse, ce qui leur confère une autorité en tant que personnes œuvrant pour la réalisation des desseins divins sur terre. Paul, Jacques et Jean, l'auteur de l'Apocalypse, se présentent également comme tels. Jude s'adresse à ceux qui sont appelés, qui sont aimés en Dieu le Père et gardés en Jésus-Christ.

Jude nous en dit très peu sur son auditoire. Il ne nous indique pas l'emplacement de leurs congrégations, comme Paul le fait assez systématiquement. Il ne donne aucune information directe sur leur composition ethnique.

Le contenu de cette courte lettre suppose que le lecteur connaît les traditions juives concernant Caïn, les anges déchus et Moïse, qui ne figurent pas dans les Écritures canoniques. Il suppose également une certaine familiarité et un certain respect pour le Premier Énoch, qui trouve son origine dans les cercles juifs palestiniens et était réputé pour avoir fait autorité dans ces milieux. Ce texte faisait autorité, par exemple, au sein de la communauté de Qumrân, et donc probablement dans l'ensemble du mouvement essénien.

Cela pourrait laisser penser que le public était composé en grande partie de chrétiens juifs parlant grec, plus exposés à ces traditions, bien qu'il ait pu y avoir aussi une présence importante de convertis non juifs, comme Corneille et sa famille, que nous rencontrons en Actes 10, résidant à Césarée-sur-mer. Un public en Palestine correspondait également bien à la sphère d'influence et de surveillance exercée par la famille de Jésus. Si les habitants des villages ruraux de Palestine n'étaient probablement pas sensibles à l'assouplissement des normes morales évoqué par Jude, les chrétiens des centres urbains de Galilée ou des plaines côtières, entourés de pratiques grecques et non juives, et parfois même les abandonnant eux-mêmes, auraient pu être tentés d'expérimenter.

C'est probablement dans les centres urbains qu'une démarche visant à introduire la culture des symposiums grecs, impliquant une plus grande liberté de manger, de boire et de se retrouver lors des agapes chrétiennes, aurait été plus attrayante. Un public urbain en Palestine expliquerait également pourquoi Jude écrivait en grec plutôt qu'en araméen. Il s'agit, bien sûr, d'une question d'hypothèses, car, une fois de plus, Jude lui-même nous en dit très peu sur ses destinataires.

Ce qu'il nous dit de son public, c'est ce qu'il leur dit d'eux-mêmes. Ce sont, je cite, ceux qui sont convoqués, appelés, invités, aimés en Dieu le Père et gardés en Jésus-Christ. Comme c'est le cas dans l'Église primitive, Jude utilise un langage autrefois appliqué à l'Israël historique pour décrire ce corps particulier. réunis autour de la foi en Jésus, autour de la foi confiée une fois pour toutes aux saints.

On parle souvent d'Israël comme du peuple que Dieu a appelé ou invité à devenir son propre peuple. On dit souvent que Dieu aime Israël ou le tient pour bien-aimé. Mais les destinataires sont aussi gardés en Jésus-Christ.

L'idée d'être gardé dans un but précis émergera comme un thème important de cette courte lettre. Au verset 21, Jude exhorte ses auditeurs à demeurer dans l'amour de Dieu dont ils jouissent actuellement. Les enseignants intrus, quant à eux, sont eux aussi gardés par Dieu, à l'exception de la pénombre des enfers au verset 13, car ils agissent dans le même esprit que les anges déchus qui ne sont pas restés dans leur royaume, mais ont franchi les limites fixées par Dieu, et sont donc maintenant maintenus dans des chaînes éternelles, dans cette même pénombre, comme nous le voyons au verset 6. Avec le deuxième verset, « Que la miséricorde, la paix et l'amour vous soient multipliés », Jude complète la formule typique qui ouvre une lettre au premier siècle.

Cette formule, de l'expéditeur au destinataire, salutations, était le plus souvent exprimée de manière très concise, comme on le retrouve dans les lettres hellénistiques, préservées de manière excessive dans les Premiers et Deuxièmes Maccabées, par exemple, mais aussi dans des centaines de papyrus non littéraires retrouvés dans les sables d'Égypte. Jude, comme d'autres premiers chefs chrétiens, développe chaque élément. Ici, le simple mot, salutations, est remplacé par un souhait de miséricorde, de paix et d'amour, vraisemblablement avec Dieu comme source de chaque expérience, pour reposer sur les auditeurs.

Associé à la description encourageante de Jude, décrivant l'auditoire comme étant gardé et aimé, ce souhait témoigne de sa bienveillance envers ceux à qui sa lettre sera lue, les prédisposant incidemment à lui et à ses avertissements. L'amour et la miséricorde résonnent également tout au long de cette brève lettre. Jude revient sur le thème de la miséricorde dans les exhortations finales, exhortant les auditeurs à garder espoir en la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ, qui mène à la vie éternelle, et à faire preuve de miséricorde envers leurs frères et sœurs qu'ils voient s'écarter du chemin qui mène à la vie.

De même, la description des auditeurs comme bien-aimés et le souhait qu'ils continuent à ressentir l'amour de Dieu dès le début sont répondus par des appels répétés à l'amour de Dieu tout au long de la lettre, ainsi que par l'exhortation à demeurer dans l'amour de Dieu en marchant sur les voies de la sainteté et de la fidélité auxquelles la grâce divine les a appelés. Ces versets d'ouverture servent donc à clairement marquer le genre de l'écrit comme étant celui d'une lettre, mais aussi à remplir deux exigences principales d'une introduction percutante à toute allocution : premièrement, établir l'autorité et la bienveillance de l'orateur, et deuxièmement, exprimer certains des thèmes clés de l'allocution.

Bien que regroupée avec les épîtres dites catholiques, celles qui, comme Jacques et 1 Pierre, s'adressent véritablement à un large public, Jude aborde en réalité un problème et une situation bien précis : l'apparition d'enseignants extérieurs à une congrégation ou à un groupe de congrégations particulier. Bien-aimés, alors que je m'appliquais à vous écrire au sujet du salut que nous partageons, il m'est apparu nécessaire de vous écrire pour vous exhorter à combattre pour la foi transmise aux saints une fois pour toutes. Car certains hommes se sont infiltrés parmi vous, inscrits depuis longtemps pour cette condamnation, des impies qui transforment la grâce de notre Dieu en une indulgence éhontée et qui renient notre seul Seigneur et Maître, Jésus-Christ.

Jude qualifie ses auditeurs de bien-aimés à plusieurs reprises dans cette courte lettre, ici et de nouveau aux versets 17 et 20. De telles affirmations de ses liens affectifs avec eux renforceront probablement la confiance et l'assurance de sa bienveillance, contrastant fortement avec ces autres enseignants qui agissent par égoïsme plutôt que par amour sincère pour les croyants. Jude donne l'impression d'avoir rédigé une lettre d'un genre très différent, que nous aurions beaucoup aimé recevoir, car elle aurait contenu une déclaration plus complète sur ce que le demi-frère de Jésus comprenait comme message de l'Évangile et l'espérance qu'il apportait.

Ceci témoigne également de la bienveillance de Jude envers ses auditeurs. Il les avait déjà à l'esprit, eux et leur foi, et s'était déjà investi dans leur ancrage dans cette foi. Cependant, l'arrivée et l'influence des enseignants itinérants au sein des congrégations qui relevaient de sa compétence, ont suscité une intervention plus urgente de sa part en faveur des croyants dont le bien-être spirituel lui tenait à cœur.

Il y avait toujours une variété d'enseignants circulant au sein du réseau des congrégations chrétiennes. Dans Galates, on trouve des témoignages de maîtres rivaux de Paul s'établissant ou tentant de s'établir parmi ses convertis en Galatie. Dans 2 Corinthiens, on retrouve des enseignants rivaux cherchant à s'intégrer aux congrégations de Paul à Corinthe.

Nous retrouvons des enseignants derrière la situation de Jude, et nous les retrouverions également dans celle de 2 Pierre. En nous tournant vers l'Apocalypse, nous voyons des enseignants que le voyant nomme Jézabel ou les Nicolaïtes s'affirmer et défendre leur vision de la pratique chrétienne au sein des Églises de la province romaine d'Asie. L'utilisation par Jude, au verset 4, de ces images de ces enseignants s'introduisant furtivement ou insinuant au sein de l'Église indique clairement que ces enseignants venaient de l'extérieur de la ou des assemblées.

Au verset 8, Jude évoque les erreurs de ces enseignants, issues de leurs rêves. Cela suggère que, comme tant de gourous spirituels du monde gréco-romain, ils fondaient leur enseignement et leur autorité sur la révélation extatique, prétendant être en contact direct avec le divin et recevoir de lui des communications directes et autorisées. L'image du berger qui apparaîtra au verset 12 suggère que ces intrus sont des personnes qui se présentent et agissent comme enseignants ou guides spirituels. Jude sensibilise ses auditeurs à l'urgence de lutter pour la foi, aux convictions qu'ils ont partagées concernant les interventions divines et au mode de vie qui trouve miséricorde devant Dieu, d'autant plus que cela représente le dépôt par Dieu lui-même de la vérité révélée à la communauté des Saints, les saints.

On peut remarquer comment la formulation des versets 3 et 4 par Jude place les auditeurs à ses côtés et face à ces intrus. Jude et ses destinataires bénéficient d'un salut commun qui, au fil de la lettre, n'est pas partagé par ces enseignants. Jude se place également, ainsi que ses auditeurs, dans le rôle de défenseurs de la foi, tandis que les intrus apparaissent comme un danger clair et présent pour l'intégrité de la foi, considérant ici encore la foi comme un corpus d'enseignement révélé qui façonne à la fois les convictions et la pratique.

En fait, Jude contestera davantage la pratique éthique de l'enseignant que sa doctrine. Aux XIXe et XXe siècles, il était courant de présenter les adversaires de Jude comme des gnostiques, mais sur la base de preuves bien insuffisantes et d'une compréhension plutôt erronée de la véritable évolution du gnosticisme. Il n'existe aucune preuve réelle d'une controverse christologique derrière la lettre de Jude, comme celle que nous observons derrière 1 et 2 Jean.

Le reniement de notre seul maître et Seigneur Jésus-Christ reflète probablement le manque d'intérêt de ces enseignants pour l'obéissance à Jésus, plutôt que pour sa confession. Jésus lui-même était cité pour affirmer l'indissociabilité de la confession et de l'obéissance pratique. Pourquoi m'appellez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je vous dis ? Leur présence aux agapes des croyants suggère fortement que ces enseignants se considéraient eux-mêmes comme chrétiens.

Mais, affirme Jude, le cours de leur vie suggère le contraire. Le verset 4 identifie leur principal échec, et donc le principal danger qu'ils représentaient pour les congrégations de Jude. Il s'agit de leur refus de se conformer aux desseins de Dieu pour la faveur qu'il avait accordée aux désobéissants.

La grâce de Dieu ne nous autorise pas à nous complaire dans nos propres désirs. Elle nous offre plutôt l'opportunité et les moyens d'être délivrés lors du jugement dernier. Dieu nous offre sa grâce afin, comme le dit Jude au verset 24, de nous préserver de toute chute et de nous permettre de nous tenir debout, irréprouvés et dans une grande joie, devant sa gloire.

Les auditeurs de Jude auraient compris l'injustice, l'affront inhérent au fait d'abuser de la générosité d'un donateur et d'utiliser sa faveur à des fins contraires à ses intentions et à ses objectifs. Nous, chrétiens du XXIe siècle, sommes culturellement éloignés de l'éthique du don et de la faveur, de l'éthique du bien donner et du bien recevoir, à la fois en honorant le don et en honorant le lien de loyauté envers le donateur, en cherchant à promouvoir ses intérêts en retour. Jude accuse les intrus de violer ce lien sacré, de pervertir la bonté généreuse de Dieu qui pardonne les péchés plutôt que de les punir, en faisant une place dans leur vie et, très probablement, en encourageant d'autres croyants à faire de même pour des pratiques égocentriques plutôt qu'honorantes envers Dieu.

L'idée que la grâce divine impliquait l'indulgence, bien que très éloignée de l'Évangile apostolique, était néanmoins assez répandue dans les Églises du premier siècle. Paul lui-même dut corriger les implications que ses propres convertis tiraient de son Évangile exempt de toute loi. On se souvient, par exemple, de la façon dont il dut s'attaquer à la licence sexuelle de certains Corinthiens, ainsi qu'à la liberté excessive de participer à nouveau aux banquets organisés dans l'enceinte des temples d'idoles.

Les prophètes et les enseignants de certaines églises auxquelles s'adressait la révélation, comme les croyants de Corinthe sous Paul, enseignaient également que les croyants pouvaient se livrer à l'idolâtrie pour mieux s'entendre avec leur prochain. Paul lui-même fut accusé d'encourager une telle complaisance, contre laquelle il se défend vigoureusement dans sa lettre aux chrétiens de Rome en mettant en avant la transformation morale prônée par son Évangile. Les intrus contre lesquels Jude écrit pouvaient également avoir un tel état

d'esprit, ou bien n'étaient-ils que des éponges charismatiques en quête de profit et d'avantages auprès de chrétiens crédules.

Lucien, auteur païen du II^e siècle, raconte l'histoire d'un certain Pérégrin qui put ainsi exploiter une congrégation chrétienne pendant un certain temps avant que son insincérité ne soit découverte. Jude présente ces intrus comme n'étant guère meilleurs que les nombreux bavards qui colportaient leurs philosophies ou leurs religions sur le marché, cherchant à tirer profit de leurs marques, ne renonçant jamais à satisfaire leurs désirs les plus intimes. Qualifier ces intrus d'impies au verset 4 introduit un lien verbal qui les relie aux objets du jugement divin dans les prédictions du premier Énoch que nous rencontrerons au verset 15 de la lettre de Jude, et aux faux docteurs contre lesquels les apôtres avaient mis en garde, comme nous le voyons au verset 18 de cette même lettre.

Jude ajoute que ces intrus étaient, je cite, désignés depuis longtemps pour cette condamnation au verset 4. L'affirmation selon laquelle ils sont soumis au jugement de Dieu et destinés à le subir sert évidemment à s'interroger, à tout le moins, sur l'intérêt de continuer à tolérer leur influence. Jude les présente comme des personnes errantes et myopes à réévangéliser et à racheter plutôt que comme des voix à écouter. Une grande partie de la lettre de Jude s'attachera à démontrer, par des exemples historiques, principalement tirés de leurs Écritures communes, que ceux qui se comportent comme ces intrus connaissent une fin malheureuse lorsque Dieu intervient pour les tenir responsables.

Caïn, Balaam, Koré et son groupe, les anges rebelles, les habitants de Sodome, la génération de l'Exode : tous ces événements constituent des avertissements contre le fait de suivre la voie de ces intrus et les mettent en garde contre la fin qui les attend s'ils persistent dans cette voie. Jude suggère peut-être aussi, avec un langage fort sur le destin, que les intrus jouent un rôle qui leur était destiné, car les apôtres avaient prédit que de telles personnes émergeraient parmi les fidèles.

Leur scénario avait été écrit avant leur apparition parmi les fidèles auxquels Jude s'adresse. La fin de leur intrigue est déjà bien connue de l'histoire. La situation qui a suscité cette lettre de Jude reflète le contexte plus large de la résurgence de la prophétie au sein du mouvement chrétien primitif.

L'Église primitive était convaincue d'avoir connu, partout où elle s'était formée, une nouvelle effusion de l'Esprit et sa manifestation par des dons charismatiques, notamment la prière ou le parler en langues étrangères, la prononciation de paroles prophétiques prétendument venues du Seigneur, etc. Cela se reflète dans des passages tels que Galates 3, versets 1 à 4, 1 Corinthiens 12, versets 1 à 5, et Hébreux chapitre 2, versets 3 et 4, qui tous évoquent la conscience accrue de l'action du Saint-Esprit au sein d'une assemblée. Cela se reflète également tout au long des Actes, particulièrement mis en évidence à la Pentecôte et dans le sermon de Pierre à cette occasion, ou dans les ministères des apôtres en Samarie, ou encore dans l'épisode de Corneille dans Actes chapitre 10.

Il était donc important d'éprouver ce qui était dit par l'Esprit afin de s'assurer qu'il s'agissait bien d'une parole digne de foi venant du Seigneur. C'est pourquoi nous lisons dans les lettres de Paul : « Ne méprisez pas les prophéties, mais examinez tout. Retenez ce qui est bon. »

Que deux ou trois prophètes parlent, et que les autres pèsent leurs paroles. Jésus lui-même avait mis en garde contre les faux prophètes dont les paroles étaient peut-être conformes à la vérité, mais dont les motivations étaient égoïstes et nuisibles à la communauté. Méfiez-vous des faux prophètes qui viennent à vous en vêtements de brebis, mais qui, au fond, sont des loups rapaces.

Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figues sur des chardons ? Ainsi, tout arbre sain porte de bons fruits, mais l'arbre malade porte de mauvais fruits. Un arbre sain ne peut pas porter de mauvais fruits, ni un arbre malade porter de bons fruits.

Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits est coupé et jeté au feu. Ainsi, vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Les disciples doivent examiner les résultats de l'œuvre de ces prophètes parmi eux pour déterminer leur authenticité.

Paul avertit les chrétiens de Colosses que le fait pour un enseignant de se vanter d'avoir eu des visions d'anges ou même de mener une vie austère suffisait à le protéger de la fraude. L'autorité véritable ne venait que de la relation d'un enseignant avec le Christ. L'auteur de 1 Jean, écrivant au lendemain d'une douloureuse scission de l'Église, proposait des tests à la fois éthiques et doctrinaux.

Les enseignants qui ne reconnaissaient pas Jésus comme le Christ incarné ou qui ne manifestaient pas un amour sincère pour leurs frères et sœurs n'étaient pas touchés par l'Esprit de Dieu. Plus tard, au premier ou au début du deuxième siècle, un manuel sur la liturgie chrétienne consacrée au Saint-Esprit et aux trois ordres et éthiques de l'Église, connu sous le nom de Didachè (terme grec pour « enseignement »), consacrait trois de ses seize chapitres à l'accueil, au soutien et à l'épreuve des prophètes itinérants. Ils devaient bénéficier d'une grande liberté et d'un grand respect, mais s'ils sollicitaient de l'argent ou des dons en prétendant parler par l'Esprit, ils devaient être expulsés.

De plus, leur subsistance était limitée à trois jours, aux frais de la communauté, afin d'éviter qu'ils ne deviennent des éponges permanentes ou ne perturbent potentiellement les dirigeants locaux. Les dons spirituels ne devaient pas devenir des repas permanents. La lettre de Jude offre un aperçu supplémentaire de ce phénomène qui consiste à aider les congrégations à discerner et à apprendre à distinguer l'enseignant fiable de celui qui les égarera de la foi transmise une fois pour toutes aux saints et de la direction que cette foi les pousserait à prendre dans leur propre vie.